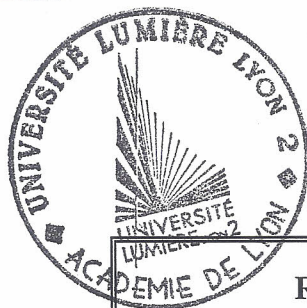




UNIVERSITÉ LUMIÈRE - LYON 2

Institut de Psychologie

**RAPPORT DE SOUTENANCE DE LA THÈSE DE
DOCTORAT DE PSYCHOLOGIE**

Nouveau Régime

Présenté par Ariane BILHERAN

18 décembre 2007

TITRE DE LA THÈSE :

« Le temps vécu dans la psychose »

COMPOSITION DU JURY

Monsieur Albert CICCONE – Professeur à l'Université Lumière Lyon 2

Directeur de thèse

Monsieur Jean-Louis PEDINIELLI, Professeur à l'Université Aix-Marseille 1

Madame Françoise MELONIO, Professeur à l'Université Paris 4

Monsieur Bernard PACHOUD – Maître de conférences à l'Université Paris 7

Monsieur Jean VION-DURY, Maître de Conférences – Praticien hospitalier – Université Aix-Marseille 2

Monsieur René ROUSSILLON, Professeur à l'Université Lumière Lyon 2

Président du jury

La candidate expose de manière claire et concise l'essentiel de la démarche de sa thèse en une vingtaine de minutes comme il lui a été demandé.

Puis le professeur Albert Ciccone, directeur de la thèse prend alors la parole et commence par dire son sentiment d'avoir davantage suivi cette recherche que de l'avoir dirigée. Il a accepté d'accompagner la candidate, qui avait commencé sa recherche à Aix-Marseille et a souhaité changer d'équipe d'accueil, car il avait reconnu la pertinence de ses questions et son engagement dans la recherche. La candidate fait preuve par ailleurs d'une capacité de travail tout à fait étonnante, dont rend compte son parcours remarquable, impressionnant, que va présenter Albert Ciccone.

Ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure d'Ulm, Anne Bilheran a validé un Master de lettres classiques, un Master Recherche de philosophie, un Master Recherche de psychologie, un Master Professionnel de psychologie clinique. Il lui manquait la Licence et la Maîtrise (Master 1) de psychologie, pour avoir le titre de psychologue, et elle a validé les deux en un an (dans le cadre de notre dispositif FPP à Lyon 2), avant d'être admise en M2Pro à Aix.

La candidate a une expérience professionnelle comme psychologue, à l'hôpital (au CHU de Marseille), au Conseil Général, mais aussi comme enseignante, chargée de cours à Aix-Marseille, et enfin comme formatrice (en entreprise, notamment, dans le cadre de « conseil culturel »).

Ariane Bilheran a par ailleurs déjà réalisé plusieurs publications. Elle est l'auteur de 6 ouvrages à son nom (2 en collaboration avec un 2^{ème} auteur), dont 3 à paraître en 2008 : 1 livre sur Nietzsche, 2 sur le harcèlement moral, 1 sur le délire, 1 sur l'autorité, 1 sur la pédophilie. Elle a participé à 2 ouvrages collectifs de philosophie, et elle a publié un certain nombre de chapitres de livres et d'articles dont au moins 3 dans des revues à comité de lecture.

On peut évidemment se demander, pour cette candidate qui travaille sur le temps, quel est son propre rapport au temps ? Comment a-t-elle pu réaliser tous ces travaux à l'âge qu'elle a ? Et sa thèse est à l'image de ce parcours.

Ariane Bilheran a donc écrit une thèse sur le temps vécu dans la psychose. Albert Ciccone laissera les membres du jury discuter avec la candidate, faire des remarques, poser des questions, la critiquer. Il fera auparavant quelques remarques sur la forme et le contenu.

1) Ariane Bilheran a une expérience multiple, dont une expérience clinique, une pratique clinique. Et sa recherche intègre cette pratique, s'appuie sur cette pratique. C'est un point important, souligné chaque fois qu'une thèse est soutenue à Lyon 2, cela fait partie des caractéristiques des travaux de recherche à Lyon 2.

2) Du fait de cette expérience multiple, et du fait de parti-pris épistémologiques et méthodologiques, elle a un point de vue transversal. Cela est appréciable et est à saluer. C'est important pour un travail universitaire. La candidate articule les perspectives philosophiques, psychanalytiques, phénoménologiques, anthropologiques, en essayant de toujours garder une rigueur qui fait qu'elle a bien un point de vue *interdisciplinaire*. Elle construit ou participe à construire une interdisciplinarité. Elle ne se contente pas d'une pluridisciplinarité (qui consisterait à mettre bout à bout des points de vue différents avec l'illusion qu'ainsi on aurait une vision omnisciente du problème), mais se situe bien dans une perspective interdisciplinaire (qui concerne ce qui distingue mais aussi ce qui est commun à deux ou plusieurs disciplines, ce qui les articule, les conflictualise), voire transdisciplinaire (qui concerne ce qui est essentiel et dépasse la spécificité de chaque discipline).

Bien sûr certains ont déjà construit ces espaces interdisciplinaires. Nombres d'auteurs que cite la candidate ont construit une psychanalyse phénoménologique, comme Resnik par exemple, sur lequel s'appuie beaucoup Ariane Bilheran. Ce qui conduit Albert Ciccone à énoncer une critique, concernant le fait que lorsque la candidate soutient que la psychanalyse doit s'ouvrir, s'articuler à d'autres dimensions, elle fait référence à une conception un peu étriquée ou caricaturale de la psychanalyse. La psychanalyse est un concept autour duquel se distribue des pratiques, des théories de la pratique différentes, qui ont produit des mutations dans l'histoire des modèles psychanalytiques dont un certain nombre sont déjà dans l'espace qu'elle essaie de circonscrire, ou intègre ses caractéristiques.

3) Ariane Bilheran a aussi, du fait de la pluralité de ses expériences, et du fait de son hyperactivité, une pensée qui est toujours en mouvement. Cela conduit le lecteur à toujours la suivre et essayer de la rattraper. On la rejoint à un endroit et elle est déjà ailleurs. L'avantage, c'est ce que cela soutient un aspect fortement créatif de sa pensée. Cela évite les aliénations à des modèles établis, ainsi que les fétichisations de la théorie.

Bion disait que lorsque nous formulons une idée ou que nous élaborons une théorie nous produisons simultanément de la matière calcaire, nous nous calcifions. Les pensées systématisées, fétichisées, deviennent une prison plus qu'une force libératrice. C'est pourquoi Bion prônait une attitude qu'il définissait comme « sans désir et sans mémoire ». Il faut pouvoir rencontrer chaque fois le patient comme si c'était la première fois qu'on le voyait, et oublier nos théories, faire taire nos attentes. Les hypothèses, les théories psychologiques, psychanalytiques, psychopathologiques peuvent faire tellement de bruit qu'on n'entend plus ce que disent le corps et le psychisme du patient.

Alors, Ariane Bilheran ne se calcifie pas. Mais, évidemment, l'inconvénient d'un tel dynamisme théorique, c'est que parfois la candidate va tellement vite qu'elle survole des points importants, réduit ou caricature un peu certaines notions ou certains modèles qui mériteraient d'être explorées, déployées dans leur complexité.

4) Albert Ciccone dira ensuite quelques mots sur le *délire*, qui est l'un des contextes majeurs de la recherche ici présentée. Le délire qui, comme le rappelle la candidate, vient du latin « délirare » qui signifie « hors du sillon de la terre », c'est-à-dire hors des idées communes, hors les idéologies semées par la culture ou par une certaine culture. En anglais délire se dit « delusion », qui vient du latin « deludere » qui signifie hors jeu, hors ludique, mais aussi désillusion. Le délire est hors jeu, et l'idéologie délirante est une nouvelle illusion fondée sur une désillusion, la désillusion dont est responsable la rencontre avec le monde.

Puisqu'on est dans l'étymologie, « folie » vient du latin « follis » qui signifie « ballon gonflé, outre remplie d'air ». Le délire – d'un point de vue phénoménologique – est un gonflement qui éloigne du contact avec le réel, du contact avec la terre, laquelle représente un lien de persécution, de désillusion, un enfer. Il y a donc une dimension ascendante dans le délire, un mouvement de lévitation. C'est l'aspect idéalisé du délire (et c'est aussi l'état recherché dans certaines conduites toxicomaniaques : planer, décoller). Quand le patient va mieux, le délire se dégonfle, le sujet redescend sur terre. Et là, la douleur peut être importante, la douleur de la dépression narcissique.

La candidate donne un certain nombre de sens possibles au délire, elle construit un certain nombre de modèles tout à fait éclairants :

a – Elle signale d'abord la *continuité* entre épisode délirant et épisode non délirant. Tout comme il y a une continuité entre veille et sommeil, une continuité en tout cas dans le monde inconscient, dans le monde des fantasmes. Meltzer parlait de la *continuité narrative* du monde interne inconscient. Quand on dort, les transactions qui ont lieu dans ce monde interne sont appelées « rêve », quand on est éveillé, on appelle cela un fantasme inconscient. Mais nous vivons toujours simultanément dans deux mondes parallèles : le monde réel externe, et un monde interne inconscient.

Le problème c'est que le psychotique confond les deux : le psychotique rêve continuellement le réel, sans pouvoir se réveiller, comme le dit Resnik, et comme le rappelle la candidate.

b – La candidate fait une analogie entre le délire et le *mythe*.

Une telle analogie suppose évidemment d'insister sur la version *privée* de ce mythe, qui est un mythe *non partageable*. Comme l'écrit la candidate, le sujet

ne raconte pas le mythe, il *vit* le mythe et il le réactualise à la première personne. Il faut insister sur cet aspect idiosyncrasique et non partageable qui fait que le délire est bien un délire (sinon c'est un mythe, et pas un délire).

De la même manière, quand la candidate compare le délire à la poésie qui consiste en la création d'un langage personnel, privé et secret, il convient de préciser que la poésie a une autre dimension : elle est partageable, pas le délire (à moins de délirer à deux).

c – Ariane Bilheran considère aussi le délire, ou certains délires répétitifs, comme une *défense autistique* qui consiste à *construire une continuité*.

On peut rappeler à ce sujet l'article de Piera Aulagnier « Le retrait dans l'hallucination, un équivalent du retrait autistique, article qu'elle a écrit après avoir rencontré et pris connaissance des travaux de psychanalystes qui s'occupaient d'enfants autistes (Tustin et Meltzer). Cela conduit Albert Ciccone à signaler une autre dimension, ou une autre fonction du délire, que la candidate n'explore peut-être pas.

Si l'hallucination est un retrait, si le délire va consister en *hallucinations de souvenirs* comme l'écrit la candidate, on peut dire aussi que le délire correspond à une tentative de *mise en sens* des hallucinations, de *mises en forme* des éprouvés hallucinatoires. Il s'agit non pas ou non seulement d'hallucinations de souvenirs, mais de *mise en souvenir des hallucinations* (ou de tentative).

Albert Ciccone préfère parler de mise en sens, ou de mise en forme (ou de tentative de guérison, de reconstruction, comme disait Freud), plutôt que de mise en *intrigue*, comme le fait la candidate. L'intrigue est déjà trop sophistiquée, trop secondarisée (la définition de l'intrigue est : « un embarras qui donne à penser... » ; il n'est pas sûr que le délire donne à penser au délirant, en tous cas lorsqu'il est en état de délire).

À propos des aspects autistiques, Albert Ciccone dit avoir beaucoup apprécié les remarques judicieuses de la candidate sur l'hyperdatation, l'hypermnésie dans le délire. Elle montre bien comment le *pourtour* est surinvesti (la date), pour échapper au contenu, à l'affect attaché au contenu, à l'événement.

On peut tout à fait considérer ce modèle, ce processus, sur un continuum qui irait de l'identification adhésive autistique à un bout (où là aussi c'est le pourtour qui est investi : la musicalité des mots, la forme des mots dans l'écholalie, et non pas le contenu) jusqu'à la fétichisation, l'objet fétiche, à l'autre bout. La fétichisation, qui peut concerner la théorie elle-même, a aussi cette fonction d'investir la surface, le brillant, pour échapper au vide du contenu. On peut donner comme exemple, chez nous, certains concepts fétiches qu'on